



LA TÉLÉVISION
PAR FRANÇOISE GIROUD

Une belle figure d'un temps hideux

Wallenberg, ce nom vous dit quelque chose ? Raoul Wallenberg. C'est ce diplomate suédois en poste à Budapest pendant la guerre qui s'employa à arracher aux griffes d'Eichmann les juifs hongrois destinés aux camps d'extermination. Après l'armistice, il franchit la frontière pour rencontrer le maréchal Malinovski. Et disparut. Certains dirent, depuis, l'avoir vu dans une prison en URSS. Les Soviétiques affirment qu'il est mort. Mort comment, où, pourquoi... Toutes les démarches sont restées vaines pour retrouver la trace de celui qui vit peut-être encore au fond du Goulag. Wallenberg qui murmurait en voyant partir un convoi de déportés qu'il n'avait pu protéger : « *Peut-être que nous sommes en train d'assister à la mort de Dieu...* » Wallenberg est l'une des belles figures d'un temps hideux.

Raconté en deux épisodes sobrement romancés, parfaitement interprétés, le combat fou de cet homme honorable entre tous a été fort opportunément programmé — par hasard — au lendemain d'un « Apostrophes » suffoquant. Celui de l'autre vendredi. Celui où se trouvaient, entre autres, Maurice Bardèche, Bernard-Henri Lévy et Roger Grenier. Celui où M. Bardèche, qui eut pour les Allemands une inclination remarquable entre 1940 et 1945, se plaignit d'être bâillonné. « *Si j'avais la liberté de parole...* », dit-il. Eh bien là, il l'avait. Il en usa pour proférer une muflerie à l'égard de Simone Veil et, de cette délicatesse, en arriva tout naturellement via Céline et Brasillach à dire quoi ? « *Nous étions tous convaincus que les juifs étaient transportés dans une sorte d'aire de peuplement...* » Quelque chose comme en Suisse, en somme, avec un cordon sanitaire autour sans doute. Et du chocolat pour « *les petits* », dont Brasillach avait recommandé qu'on se garde, surtout, de les épargner. Bernard-Henri Lévy sut maîtriser la colère qui lui montait au visage, Roger Grenier répliqua sèchement, l'incident obscène fut clos. Clos ? Qu'on ne s'y trompe pas. La réécriture de cette Histoire-là a commencé.

L'« Apostrophes » suivant fut plus ordinaire mais donna à chacun le plaisir de voir enfin un juge d'instruction soumis à la question. Qu'il est donc pitoyable, ce petit juge Lambert, celui de l'affaire Villemin, avec ce désir effréné de publicité... Peut-on faire plus niais ? Ceux qui l'entouraient l'ont achevé par leurs questions, et c'est Maurice Denuzière qui régla son cas : « *La vraie question, dit-il, est de savoir s'il était fait pour être juge d'instruction.* » Sans doute. Mais le vrai problème, c'est qu'il l'est !

Du fond de l'Histoire encore, « les Rois

maudits » ont resurgi. Mais là, ce fut pour notre divertissement. Maurice Druon n'est pas Alexandre Dumas — quels feuilletons il nous aurait écrits, celui-là ! — mais en plus petit, avec des bretelles, sa manière est efficace néanmoins. On sait que sa série historico-romanesque, adaptée par Marcel Jullian, fit le bonheur des spectateurs au début des années 70. La voici astucieusement exhumée par A 2. Epatant, le premier épisode. Les états d'âme d'un roi de France, en l'occurrence Philippe le Bel, les intrigues de Robert d'Artois tout d'écarlate vêtu, la malédiction des templiers, l'inconduite des princesses de France, cela vous a plus de panache que « Deux Flics à Miami », n'est-il pas vrai ? Et puis on reste en famille. Filmée avec soin et même avec talent, dans un bon mouvement, voilà de la télévision à la française comme on avait oublié qu'elle existait.



« Les Rois maudits »

L'Histoire est une mine inépuisable cependant, tant le regard que l'on porte sur elle la renouvelle éternellement. Que l'on se souvienne du « Louis XIV » de Rossellini, cette merveille... Hélas, c'est dans le policier, encore le policier, toujours le policier que les fabricants de téléfilms français cherchent le plus souvent inspiration et là, quoi qu'ils fassent, ils sont moins bons que les Américains. Une timide exception peut-être : « le Fils Parinaud », d'après Simenon, tourné par Gérard Mordillat tout en gros plans, avec style.

Quoi d'autre ? Deux mots du magazine « *Caméra 2* » consacré à la désinformation. Abrupt, sans ronds de langue, direct comme il sait l'être, Michel Honorin a présenté une série de documents assez impressionnants sur les procédés du KGB. La CIA en fait autant. De part et d'autre, on paie des « agents d'influence », le plus souvent journalistes, il faut bien le dire. L'Histoire se fait aussi avec des valets.

F. G.